



Université buissonnière des arts de la rue 12^e

CAEN

28
au
30
NOVEMBRE
2022

ENCHANTONS L'EN DEHORS !
Réappropriation et/ou Révolution ?

LES PLUMES...

ÉDITO

Fédération Nationale des Arts de la Rue

13 éditions que la Fédération Nationale des Arts de la Rue fête l'heureux mariage de l'Université et de la Buissonnière.

L'Université choisit ses professeur·es au-delà des frontières de nos pratiques afin d'éclairer nos sujets d'une lumière nouvelle. Elle noircit les paperboards de nos intelligences collectives, fait la place aux questions honnêtes, incisives, sirupeuses : du magistral à l'échelle de chacun·e.

La Buissonnière cultive l'indocile, partage ce qui déborde. Elle blanchit les nuits du bonheur d'être ensemble, fait du gringue à l'imprévu, remplit les valises dessous nos yeux avec de quoi nous rhabiller pour l'hiver.

Cette union, annuellement renouvelée, arbore les invariables couleurs de l'Art est Public !

Elle nous rappelle nos valeurs communes : la défense de nos libertés d'expression et de circulation, la protection de la diversité culturelle et de sa libre accessibilité, la lutte pour un droit au rêve inconditionnel.

Aussi, elle brûle les grimoires pour choisir de les ressusciter, elle invente « demain ».

L'Université Buissonnière est l'une des alliances immatérielles de nos Fédérations.

Cet espace-temps est indispensable pour la mise en perspectives des doutes, convictions, frustrations qui pèsent toujours plus lourds sur nos poings levés.

13 éditions que la Fédération Nationale des Arts de la Rue fête l'heureux mariage de l'Université et de la Buissonnière, devant témoins et en public.

L'Édito s'arrête ici...

... sur le seuil d'un nouveau chantier de travail

... à la lisière d'un manifeste

... juste avant la suite !

ÉDITO

Fédération Régionale des Arts de la Rue

Mars 2020, l'OMS prononçait le mot de Pandémie et le monde retenait son souffle. Depuis chacun expire ou soupire, laissant le monde d'après se mettre en place. Crise économique, crise politique, crise écologique, crise sociale... Celui-là même qu'on ne désirait pas.

Celui-là même qui risque de nous engloutir si on ne prend pas le temps, ni la mesure nécessaire pour nous en emparer.

Le monde auquel nous aspirons, celui qui remplit nos éditos, oscille entre l'imparfait et le plus que parfait. Désordonné ? Chaotique ? Peut-être. Mais il ne tient qu'à nous de mettre notre colère, notre dépit et notre amour, au service d'un projet de société plus juste.

Cette 12ème Université Buissonnière a commencé comme ça.

À cet endroit-là du constat.

Imaginée au côté d'Emmanuelle Dormoy, élue à la culture de la ville de Caen, et grâce au soutien financier de la Région Normandie, le projet de se rassembler autour de plusieurs structures culturelles s'est imposé naturellement. La Presqu'île de Caen, un territoire en pleine refonte urbaine était l'endroit idéal pour convier toutes les structures qui y sont implantées et faire de cet événement l'occasion de se connaître davantage.

Cette 12ème Université Buissonnière a commencé comme ça.

Sur ce bout de tout et de rien, avec la complicité et la force de celles et ceux qui l'habitent, mais aussi avec le soutien de celles et ceux qui défendent notre pratique à l'échelle régionale. Qu'ils et elles en soient toutes et tous ici sincèrement et chaleureusement remercié-es.

Merci à la ville de Caen, à la région Normandie, à L'Atelier 231 - CNAREP à Sotteville-lès-Rouen, au ReNAR - Réseau Normand des Arts de la Rue, au Pôle Territorial de Coopération Associatif de la Presqu'île de Caen, à l'association ENPALC pour le chapiteau, à l'imprimerie Caen Repro Color, à l'association des Plastiqueurs pour la scénographie, à Rainbow Kitchen, au SYVEDAC, à la Cité Théâtre et aux comédien·nes stagiaires, aux intervenant·e-s, et aux plumes dont vous allez découvrir ici le travail...

Merci aux artistes et technicien·nes qui nous ont accompagné, à Anaïs et Clémentine de la Fédération Nationale, aux Fédérations Régionales qui nous ont soutenues... et bien entendu, merci à l'ensemble des participant·es.

Par Mathieu Dochtermann

Écho à l'atelier « POUR UNE PRATIQUE DE NOS MEMOIRES ET/OU UNE MEMOIRE (DES) PRATIQUE(S) ? »

« C'était comment, une UB, à l'époque ? »

Ce genre de question, je l'attendais. Faut se faire une raison : ça y est, j'ai le privilège douteux de faire partie des « vieux ». C'est vrai que c'est un peu dingue que ce vénérable rendez-vous des UB soit encore là en 2047. Qui l'eût cru ?

Ça me fait sourire. Je me souviens de Périne qui disait avec malice, justement lors de ma première UB, en 2022 : « Je crois que je commence à vieillir, je suis de plus en plus sollicitée par des gens qui viennent me voir pour me poser des questions. »

Bah, ça y est. Moi aussi, j'y suis.

2022, il y a 25 ans. Un monde en pleine métamorphose, parcouru de violentes secousses, rendu à la guerre, qui n'avait pas encore trouvé comment se réinventer. En miroir, notre mouvement collectif qui se cherchait, était sur le point de refonder sa gouvernance, de trouver d'autres façons de faire ensemble. Ça se sentait, le changement était dans l'air. Ça travaillait aux coutures.

Et puis, pour moi, cette invitation bizarre : être « plume », « laisser trace » des ateliers. C'était emballant comme perspective. Jusqu'à ce que je comprenne la tâche herculéenne que ça représentait, le point auquel c'était le bordel tout ça, un bordel joyeux et fertile, mais un bordel quand même. Comment le raconter ?

En même temps, c'était justement le thème de l'atelier sur lequel j'avais accepté de grattouiller : la mémoire, la trace. Dans quoi est-ce que je m'étais donc fourré ?

Sans compter que j'ai réalisé, au fil de cette première UB, que l'essentiel c'était plutôt l'informel : c'était les soirées, les liens tissés, les discussions, les rencontres.

Au bar. C'est toujours au bar que ça se joue.

Surtout si c'est celui de cet endroit extraordinaire qu'était le Bazarnaom en 2022.

Au final, ce qui importait, c'était les retrouvailles, pas la plénière. Et les ateliers ? Est-ce que les conversations pendant les soirées auraient été aussi riches s'il n'y avait pas eu tout le remue-méninge de la journée d'abord ?

Depuis, les UB ont bien changé... sauf peut-être sur ce point !

Je reprends mes notes, mes vieilles notes de 2022. Voyage dans le temps, au fil des pages d'un vieux carnet dont la reliure craque.

Il y a plein de références, de petits mots laissés à moi-même.

J'ai noté :

Penser à King Kong théorie ;

Penser à Bourdieu.

Despentes, c'était pour le spectacle du mardi soir.

Bourdieu, c'était pour les rapports de pouvoir, la question de la légitimité, l'autorité des experts.

Finalement, cela revient à interroger la même chose.

« C'est un enjeu de pouvoir, c'est toujours un enjeu de pouvoir, » quelqu'un-e a dit à propos du langage, à un moment de la journée.

Franchement, j'étais plutôt d'accord.

Je me souviens que c'était l'impression que m'a laissé cette UB : un lieu où des rapports de force s'exercent, institutionnels et autres. Ce qui peut être sain. Ou paralysant. Ou douloureux. Tout dépend de comment ils s'expriment.

Pas toujours facile de se parler. Ni de le faire avec bienveillance.

Il y avait beaucoup d'amour, dans cette UB, mais il y avait des formes de violence aussi, pas physique évidemment, mais symbolique, et ce malgré l'attention des organisateur-ices sur ce point. C'était l'époque, on était encore englué-es dans d'anciennes façons de faire et de penser, même si on commençait à s'en détacher. Difficile de penser contre soi-même, ou contre son conditionnement. Nécessaire, pourtant. On en a fait du chemin sur ce point, en 25 ans. Regarder cette époque, c'est prendre la mesure de ce qu'il restait à inventer pour mieux se respecter, pour mieux se protéger, pour mieux s'inclure les un-es les autres. Toujours tendre vers le mieux...

L'atelier sur la mémoire, il avait commencé sagement, il s'était déroulé sagement, il s'était fini sagement.

Alain était l'animateur sympa et bienveillant qui rappelait la règle du jeu.

Dans l'ensemble, on a suivi. En râlant un peu, pour la forme. Mais, au final, les post-it, les témoignages, le timing de la discussion, tout bien respecté.

À un moment, Alain a dit en rigolant : **« C'est bon, tout le monde a fait ses devoirs, je peux ramasser les copies ? »** Une drôle d'impression d'être à l'école.

Mais c'était bien d'avoir un cadre. Parce que s'il est absent on ne peut pas le chahuter. Et parce que la distribution de la parole est un enjeu de pouvoir, et qu'il fallait créer les conditions pour que toutes y aient accès. On sentait que c'était pas idéal, la contrainte. La nécessité d'inventer une autre manière de faire était palpable, mais on n'avait pas encore trouvé comment faire autrement, alors, à défaut, on faisait de notre mieux.

Déjà, la salle nous avait piégé-es : un bel amphi tout propre, les deux intervenantes assises dans leur fauteuil sur la scène, la grosse majorité des participant-es installé-es dans les gradins, d'office on était sur une configuration de conférence. Avec le passage du temps, ceux qui s'étaient assis-es sur scène ont reflué.

Animateur et intervenantes d'un côté, salle de l'autre : cours magistral.

On n'a pas su déjouer le piège.

Et puis, on a observé ce qu'on observait souvent à cette époque :

les femmes n'ont pas pris la parole autant que les hommes ;

les nouveaux.elles n'ont pas pris la parole autant que les ancien·nes ;

les qui-ne-se-sentent-pas-légitimes (ou à-qui-on-ne-donne-pas-de-légitimité) se sont (presque) tu-es.

La prime habituelle à celui ou à celle qui parle bien, qui parle fort, qui est sûr-e de son droit à planter ses mots, là, dans les oreilles de l'auditoire.

Parfois ça pouvait être bien. Parce que c'était pour porter une parole qui sinon aurait eu du mal à exister. Chapeau Marie-Do. Mais cela n'était qu'un bricolage pour rendre un peu moins déséquilibré un système qui restait problématique.

À un moment, quelqu'un-e a dit :

« Est-ce que je suis légitime à parler de tout cela ? »

À un moment, quelqu'un·e a dit :

« Attention à l'anonymat du pauvre. »

À un moment, quelqu'un·e a dit :

« Pourquoi on ne parle pas du public ? »

C'était déjà ça.

Alain a lancé : **« Tout est à inventer, alors inventons ! »**

Je me souviens des désirs exprimés, des envies en pagaille :

on veut des jeux ;

on veut une maison d'édition et un bouquin qui raconte comment tout le monde pense avoir inventé les Arts de la Rue ;

on veut des cartographies et des frises chronologiques ;

on veut la mémoire de tout le monde : des artistes, du public, des technicien·nes...;

on veut des traces de qualité ;

on veut une mémoire accessible et palpable ;

on veut des traces laissées par la critique ;

on veut du transversal, du participatif, du mutualisé ;

on veut de l'archive sonore, on veut de la radio et du podcast ;

on veut des expérimentations, des laboratoires ;

on veut des traces qui ne soient pas nécessairement écrites ;

on veut ressusciter Stradda ;

on veut une mémoire de la rue dans la rue ;

on veut réinventer la Liste Nationale (quelqu'un·e en a dit : « outil à la fois magnifique et catastrophique »).

Je me souviens de m'être dit :

On reste prisonnier·ères d'un fantasme du livre, de l'écrit. On ne s'en défie pas assez. Le papier n'achète pas la légitimité.

Un·e participant·e a rappelé :

« La culture de l'écrit est un endroit de domination. »

Le consensus sur le fond (« On doit se défendre de l'oubli ! ») semblait prévaloir – peut-être dans la mesure où on n'entendait pas beaucoup les voix dissidentes.

Entendu, mais pas prononcé par la Fédé : « Ce qui est important c'est d'avoir un consensus de tout le monde. » Cela n'a pas été tout à fait le cas.

Il restait possible de questionner le présupposé même de la démarche.

« On pourrait commencer par se demander qui a envie qu'on lui transmette ? Dans l'histoire du secteur, il y a du sexisme, du racisme... Il y a une rupture générationnelle. »

Pavé dans la mare – mais avoir accès à la mémoire n'est pas contradictoire avec un devoir d'inventaire ?

« Ça ne m'angoisse pas de perdre et d'oublier, je me questionne sur la nécessité de garder. »

La contradiction a des vertus. Dont celle de faire ressembler la discussion... à une discussion.

J'en ai retenu :

« Ce jeune secteur passe son temps à se demander comment il est né. »

« Être inscrit c'est exister. »

« La trace-mémoire n'est pas la même chose que la communication. »

« On est invisibilisé·es parce qu'on n'a pas les finances. »

« Il faut casser les murs de l'institution. »

J'en ai retenu qu'en 2022 :

*l'aspiration à consolider la légitimité du secteur est partagée par toutes ;
la volonté de constituer une mémoire des Arts de la Rue, accessible pour ceux qui
ont envie de s'en saisir, est quasiment unanime ;
la question des moyens est centrale ;
l'attention à se poser les bonnes questions est nécessaire : qui laisse la mémoire, et à
destination de qui, et pour quel usage.*

J'en ai retenu aussi :

*qu'il est difficile de faire place à la parole de toutes et aux avis divergents
que la parole de l'institution exerce une attraction gravitationnelle à laquelle il est
difficile d'échapper ;
qu'on peut passer trois heures à parler de laisser des traces, et ne pas avoir envie d'en
laisser une trace.*

On a fini sur l'invitation à produire une restitution : concert de protestations.

**« On arrive à peine à l'esquisse du début de quelque chose, on est loin de pouvoir
faire une conclusion ! »** s'exclamait un·e participant·e à la fin. C'était pas faux.

Note pour l'histoire :

À l'époque, la difficulté à communiquer entre Artcena et les artistes des Arts de la Rue
et de l'espace public était palpable.

Les années ont passé, les choses ont bougé. En 2017, on n'en est plus là.

Démonstration : à chaque idée ou peu s'en faut, s'opposaient inmanquablement un
« On produit déjà cette ressource » d'Artcena et un « On n'est pas au courant, on
n'arrive pas la trouver » des artistes. Un bel exemple de difficulté à s'articuler.

Mécompréhension difficile à imaginer aujourd'hui, ce que l'on doit à des efforts constants
et à beaucoup de bonne volonté.

Encore une note dans la marge de mon cahier, ma préférée :

*Il y a des câlins discrets qui s'échangent à la marge de la rencontre, tandis que certain·es
se battent pour conquérir la parole.*

Ça résume bien ce que c'était, un atelier de l'UB en 2022.

On a fait du chemin en 25 ans. Le collectif a travaillé sur lui-même, on a accepté d'évoluer
ensemble. Tout n'est pas parfait pour autant. Le chemin n'est jamais fini...

On continue de se déplacer, on réfléchit, et c'est pas triste.

Mathieu Dochtermann

Écho à l'atelier « LES ESPACES INTERSECTORIELS COMME RENDEZ-VOUS DU COMMUN ? »

I. OBSERVATION

Il y a des programmes qu'on ne suit pas, et finalement c'est heureux.

Benoît Gasnier (pour Au Bout Du Plongeoir) et Fabienne Quéméneur (pour l'ANPU, Agence Nationale de Psychologie Urbaine) ont fait si forte impression qu'ils ont neutralisé l'envie de débattre : l'assemblée a eu envie d'aller plus loin dans leurs témoignages, plutôt que d'entrer dans le dispositif prévu.

Laurence a fait son travail de modératrice, faisant les bons rappels aux bons moments. Peine perdue. Il faut dire qu'elle avait fort à faire pour maintenir le cadre de la discussion : pas plus de 3 interventions par personne, pas plus de 3 minutes, faire circuler la parole...

Fabienne était particulièrement assaillie de questions, et a répondu avec sourire, intelligence et mesure. Inviter des intervenant·es trop charismatiques, un piège ? Mais, après tout, les UB sont faites pour remuer de la matière et se nourrir d'idées nouvelles... Il faisait froid dans les Ateliers intermédiaires, la porte grinçait, il n'y avait plus de post-its ni de sucre, mais il y avait des chauffeuses... et de bonnes idées.

Est-ce qu'il faut se résoudre à en dire : « **il fallait être là** » ?

Comme l'exprimait Laurence : « **À la lecture des post-its, je suis désespérée de trouver des points communs : ça a été très riche.** »

Comment pourrait-on dire que c'est une mauvaise chose ? Mais, du coup, on ne peut pas tout en retenir.

En toute subjectivité, florilège de quelques pépites qui sont sorties, ci-dessous, parce qu'elles font du bien, ou qu'elles font sourire, ou parce qu'elles donnent du grain à moudre.

Benoît nous a dit :

« **Chez nous, la notion de fondateur n'est pas figée.** »

Ou : « **On est des experts de nos endroits mais on revendique aussi nos non-compétences.** »

Mais aussi : « **Une patate en mouvement, c'est très difficile à définir.** »

(j'avais prévenu que le tri se faisait en toute subjectivité)

Fabienne nous a dit :

« **Dans l'espace public, il y a beaucoup de mondes qui interagissent et qui n'ont pas la même langue.** »

Ou : « **Ce qu'on essaie de faire grandir ce sont des espaces qui n'existent pas, des espaces qui sont inter, entre.** »

Ou encore : « **Ça nous est arrivé qu'on nous demande incessamment de nous taire. Parce que quand tu psychanalyses une ville comme une personne et que tu cherches les névroses, des fois tu lèves des lièvres.** »

On a découvert l'existence de l'ambiançomètre¹.

On s'est dit aussi :

« Au début on pensait que ce qui était important c'était le chemin. Mais finalement maintenant on laisse des traces, et on demande à l'avance aux gens quel genre de traces ils veulent. Sinon ils se sentent abandonnés. »

« Il y a des gens qui ne savent pas être non-sachants. »

« Faire passer les gens par le jeu, ça les sort de la posture du sachant, de l'expert ou du visionnaire. »

« On se fait des choux gras des problèmes, notre métier c'est d'être agiles et de naviguer dans les impossibles tout le temps... »

On a exprimé des désirs :

Reprendre en main le temps et les mots.

Instaurer écoute et confiance.

Faire tomber les cravates et les postures.

On a presque conclu :

« On est complices de plein de choses, mais ce qui nous sauve c'est que l'art nous permet de ne pas être trop sérieux. »

II. PROPOSITION

Au final, les échanges se sont beaucoup polarisés sur l'ANPU, avec son travail sur la psychanalyse des villes. Et je crois que ce n'est pas anodin.

J'ose suggérer : qu'il est possible que le groupe se soit retrouvé fasciné par l'idée de psychanalyser une organisation, et que ce soit révélateur. Peut-être le groupe projetait-il là un besoin ressenti (mais inarticulé) de mettre notre collectif au travail ?

Fabienne nous expliquait que **« l'ANPU regarde la ville et le territoire comme un humain à analyser et peut-être à traiter. »** Que la démarche de l'ANPU repose sur l'idée de regarder toute organisation humaine comme un être vivant, ou comme un système, qu'il est possible de comprendre, de mettre au travail. Qui a ses cicatrices, son inconscient collectif.

Elle expliquait encore que le protocole de l'ANPU implique de « méta-forer ». Fabienne le traduisait ainsi : **« Creuser et utiliser la poétique pour aller plus loin. »** Passer par un détour créatif et surprenant pour mieux saisir les enjeux invisibles dans les organisations collectives, avec **« des protocoles pour casser les façons de faire »** ? C'est une idée séduisante.

Alors, est-ce uniquement le charisme de Fabienne la méta-foreuse qui explique qu'un petit groupe de 30 adhérent·es s'est trouvé – brièvement – captivé par l'idée de mettre une ville sur le divan... sachant que d'une organisation à une autre, il n'y a qu'un glissement ?

L'UB, c'est le grand rendez-vous annuel de la Fédé, plus encore que l'AG.

1 Ce n'est pas une blague : <https://www.lesrim.com/ambiancometre>

La Fédé, cette belle idée d'une organisation commune, d'une maison partagée, d'un endroit où le collectif s'incarne... La Fédé qui a toujours posé question, parce que fonder une structure aussi institutionnelle, dans le milieu des Arts de la Rue et de l'espace public, cela n'a jamais été très compatible avec la légende anarcho-punk à laquelle beaucoup de personnes tiennent (et je ne me place pas à part).

C'est une ritournelle familière, le sentiment ambivalent du « secteur » envers « sa » Fédé.

Et ça, rien que ça, et plus encore parce que l'aventure commence à ne pas dater d'hier, et que les générations commencent déjà à passer, c'est un terrain fertile à analyser. Ne serait-ce que pour que ceux qui arrivent ne portent pas le poids d'histoires qui ne leur appartiennent pas.

Et pour ça, rien que pour ça, il me semble que cela vaudrait le coup de coucher la Fédé – précieuse Fédé, problématique Fédé – sur le divan. Nous coucher. Pour un examen collectif de la Fédé par ceux qui la font, avec la médiation d'une tierce personne moins impliquée, comme gardienne d'une juste distance.

Dans un moment où l'accession à la représentativité – que l'on considère que ce soit une bonne ou une mauvaise chose – a créé des remous et amené beaucoup d'adhérent-es à se reposer la question du sens de la construction collective...

Dans un moment où la gouvernance de la Fédé est en réflexion, où l'articulation du national par rapport au régional pourrait bouger, où des groupes se mettent au travail pour en débattre...

Dans un moment où les mesures ayant accompagné la crise du Covid ont laissé des traces sur toutes, qu'une crise des vocations se déclare pour certains métiers indispensables (et certainement pas assez considérés), qu'une crise des financements publics se pointe à l'horizon avec la discrétion d'un mammoth chargeant sur un mini-golf...

... peut-être qu'il devient nécessaire de se (re)poser la question de pourquoi et comment le collectif ? Qu'est-ce qu'on en a fait, qu'est-ce qu'on y a mis, qu'est-ce qui y reste éventuellement dont on ne veut plus, qu'est-ce qu'on veut pour son avenir ? Pas pour rédiger une CPO, mais pour se donner un rêve au long cours ?

Je donne là une interprétation très personnelle d'un atelier qui n'a pas tourné uniquement autour de cela, et qui n'a certainement jamais verbalisé l'idée de psychanalyser la Fédé !

Mais cela me semble pertinent, néanmoins, de me demander pourquoi cette parole, à ce moment, a été reçue comme elle a été reçue.

Cette idée de méta-forer la Fédé pourrait nous faire du bien. Pour savoir, pour avancer, pour ne pas laisser le collectif s'embourber.

Comme dans une famille, dans la Fédé il y a de l'amour par brassées, mais il y a aussi des tensions dans ce groupe de personnes dont les destins sont liés.

Chiche, on y réfléchit sérieusement : on se fait accompagner et on met le collectif au travail sur lui-même ?

III. CONCLUSION

Restent quelques observations.

Il faut questionner les pratiques, inventer des solutions aux endroits où ça ne va pas :
Toutes les participant·es ne sont pas protégé·es dans leur prise de parole.

Il y a une « prime à celui qui parle le plus fort », à laquelle on semble collectivement acquiescer, à défaut de changer résolument de pratique. C'est une question politique en soi-même, de savoir comment on veut que la discussion avance.

Les restitutions posent problème à la plupart des participant·es : on rechigne à les produire, on ne les écoute pas... sauf quand elles sont détournées, créatives ?

Il ne suffit pas d'affirmer la nécessité de l'attention à l'autre, il faut encore la pratiquer. Si on oublie d'y prendre garde, il faut pouvoir se le rappeler avec bienveillance.

Le rapport à l'institution est compliqué... L'ANPU en dirait peut-être (emprunté à Fabienne) : **« Arrêtons de créer des oppositions »**. Pour ajouter : **« Il nous a semblé urgent de créer des espaces de dialogue. »** (avec les promoteurs immobiliers, dans leur cas) Et nous, comment on s'adapte ?

Au passage :

Benoit, en écoutant la discussion, a posé la question de pourquoi les adhérent·es tenaient pour acquis que les Arts de la Rue et de l'espace public étaient différents, **« mieux outillés pour aller interroger et créer des liens entre les inter-mondes. »**

Benoit : **« Pourquoi vous vous mettez de côté ? »**

S'est ensuivie une explication sur l'histoire de la constitution de, sur les rapports entre l'institution et.

Quelqu'un·e a finement noté : **« On a cette problématique de cases en France, et comme nous on est entre les cases, on a créé notre case. Mais on s'est peut-être enfermé·es dedans. »**

Peut-être un endroit à travailler, à l'aide de regards extérieurs qui nous dépouillent de nos postures ?

Et sinon :

C'est beau la solidarité entre régions. Ça fonctionne.

Pour finir, une belle phrase de Fabienne :

« Pour ne pas exclure, il faut un langage poétique qui parle à tout le monde. »

Et Amélie, comme en réponse, en clôture de l'UB :

« On n'a pas parlé des arbres... »

Nommer celles et ceux avec qui ont fait, échanger et partager les récits de nos difficultés et de nos réussites

On a des angles morts, mais on fait avec et humblement, on n'est pas des lapins

Ne pas oublier ce que l'on défend lorsqu'on se met au travail et que l'on se parle

On ne possède pas tout, mais on a des godasses qui battent joyeusement le pavé

« On n'a pas parlé d'oiseaux non plus... »

On est loin et tout à côté à la fois... on fait avec déchirement parfois, mais avec le désir de l'autre toujours

On s'aime quoi... et voilà. »

Mathieu Dochtermann

Par Chtou

Écho à l'atelier « ESPACE DE PRODUCTION, ESPACE DE DIFFUSION, QUELLES PRATIQUES ET QUELLES DÉFINITIONS POUR LES MÉTIERS QUI EN DÉCOULENT DANS LES ANNÉES À VENIR ? »

&

Écho à l'atelier « MISE EN RÉSEAU ET CIRCUITS COURTS : DES ALTERNATIVES AU MARCHÉ CULTUREL ? »

Lucie m'avait prévenue.

Je m'en souviens encore, on était en terrasse à Rennes.

C'était le printemps, la lumière était d'une clarté si pure, c'était comme si on avait extrait de l'air dans les rues, tout le monde semblait plus proche, et nos regards se joignaient comme des mains qui se touchent.

Je frétiliais de joie, j'allais bientôt conclure ce master, et enfin me jeter dans les bras de la vie professionnelle.

Restait encore à savoir dans quels bras.

— Non, mais en vrai Leïla, chargée de diff, c'est l'enfer. Un boulot de dingue, aucune reconnaissance, les relations aux programmeurs super usantes, franchement je te déconseille trop. Par contre, si vraiment t'es motivée et que t'assures, et que tu tiens la marée sur des années, c'est sûr, au pourcentage tu peux bien gagner. Mais la considération des artistes, bonjour. Franchement moi je te conseille juste de ne pas commencer direct avec une compagnie, tu vas trop cramer en vol !

— Ha bon, carrément, mais tu me conseilles quoi alors ?

— Un groupement d'employeurs. C'est clair. Au moins t'es protégée.

Je ne cherchais pas particulièrement la protection, mais c'est sûr que je n'avais pas envie d'une première expérience qui se termine mal. Comme le milieu de la culture m'avait toujours attiré, j'avais une vision un peu romantique, celle d'une belle progression, constante, comme une histoire d'amour qui se confirme, j'avais envie d'avoir déjà dix ans d'expérience et d'être respectée.

J'ai bien réfléchi, et je me suis dit qu'il valait mieux jouer la sécurité, et commencer à me faire la main avec des collègues expérimentés. Ensuite, forte de cette expérience, je pourrai d'autant plus me sentir forte pour décoller, et surtout, j'aurai créé mon réseau. Je choisirai d'abord un parcours d'administratrice pour quelques années, et je me mettrai plus tard à la diff. Le temps de nourrir de vraies relations avec des équipes.

Six mois plus tard je passe la porte du bureau, je fais la bise à Annabelle qui s'assoit à son poste, j'enchaîne la bise à Théïs qui sort faire un thé, je checke Amanda qui porte toujours son masque tout en contournant son bureau, un petit signe de main à Isabelle qui parle hyper fort au téléphone comme d'habitude en me grimaçant un sourire, et je me faufile entre ma table et le mur pour m'encaster sur ma chaise.

Ça devient invivable, six dans un bureau. Encore, tant qu'on travaillait entre administratrices, ça allait. Même avec Théis qui fait toujours ses commentaires en travaillant... Quand elle souffle ses « Ça, c'est fait ! » toute la journée... Je ne sais pas si c'est-ce qui m'irrite le plus, ou si ce sont ses soupirs épuisés toutes les heures.

Presque aussi saoulant que les bruits de mastication d'Annabelle.

Mais Isabelle, elle fait de la diff, et c'est simple, elle passe la journée à faire la fille enjouée en passant ses coups de fil, avec ses éclats de rire forcés, ça m'use.

Bon, il faut que je fasse abstraction, j'ai du boulot.

Comme j'ai sept compagnies, c'est pas évident de se fractionner le cerveau, surtout que bien sûr, en début d'année, tout le monde veut sa compta. Et personne n'a tous ses justificatifs. Et tout le monde veut un prévisionnel. Mais bon, avec les urgences, je ne peux pas être partout en même temps.

C'est pour cela que je vais voir Margaux ce midi en mangeant, de la Cie des Filles de Toi, elle veut me parler en direct de ses problèmes avec l'Urssaf Limousin.

Isabelle éclate de rire. Et juste après, Théis soupire... Ça me fait presque rigoler, je lève les yeux, on croise nos regards avec Amanda. Elle me fait un petit clin d'œil. On se comprend.

Allez, au boulot.

Le midi je retrouve Margaux au Pokebowl du coin. Elle est sympa, c'est une comédienne, moi aussi j'ai fait un peu de théâtre, ça nous rapproche, je pense.

C'est peut-être pour cela qu'exceptionnellement je veux bien l'aider en fait, en dehors de mon temps de travail, alors que je pourrais le compter dans les heures des Filles de Toi.

Tout en mangeant, j'entreprends de lui résoudre son autre problème, celui du renouvellement, tranquillement.

Je lui explique que c'est parce qu'elle est comédienne, que pour elle en répét' ça ne peut pas être un cachet de douze heures, contrairement à la musicienne.

— Quoi? Mais... C'est moi la musicienne sur la nouvelle créa ! C'est Lili, qui est comédienne!

Je reste un peu abasourdie, je bafouille des excuses, mais elle a l'air de mal le prendre. Je m'en veux, je n'ai pas le temps de lire toutes les newsletters, et les siennes sont tellement toutes les mêmes, que je les mets souvent à la poubelle sans les ouvrir.

J'ai d'autres choses à faire que de lire leurs mauvais jeux de mots et leurs listes de dates, moi, à ces égocentriques... Je sens mon cœur s'emballer.

— C'est dingue, quand même, quand j'y pense... Tu bosses pour nous, et tu n'as jamais vu un seul de nos spectacles !... Quand même, bosser pour le spectacle et s'en foutre de l'artistique !

Ça me transperce. Quelque chose se brise en moi.

Son regard est gris comme la mer en hiver, je tombe à genoux sur le sable, je suis épuisée, je vais pleurer.

Je lâche douloureusement :

— Mais j'ai sept compagnies !...

Elle pose sa main sur mon bras. Sa voix grave monte à moi, elle vient me chercher sur la grève.

— Excuse-moi... Pardon. C'est vrai que tu es à la pire place.

Et inexorablement, elle me noie d'une tendresse assassine :

— Ma pauvre, c'est pas comme ça que tu vas te faire un réseau...

L'intitulé de l'atelier de l'après-midi était sous-titré de quelques lignes.

Yano les a lues, cela disait le péril sur les subventions, la hausse des coûts de l'énergie, cela disait à quel point aujourd'hui, mais plus encore à l'avenir, la politique allait être rattrapée par l'économie.

Il a donné la parole à Charly, et tranquillement celui-ci a dit :

— De mon point de vue c'est faux. C'est la politique qui a choisi l'économie, elle n'est pas rattrapée par elle.

— Moi, j'ai résolu le problème!

Samuel a la bonne bouille du copain, un peu une tronche de syndicaliste, le mec avec des lunettes rondes et un peu d'embonpoint, un pote d'emblée quoi, t'as envie de déboucher une bouteille.

— Ha ouais, et tu fais comment ?

Leïla, elle a un peu morflé, mais c'est une solide.

Elle a commencé par un groupement d'employeurs et ça l'a saoulée, elle aurait pu tout lâcher, mais elle a tenu bon. Elle a bien skillé en admin du coup, et ensuite elle s'est lancée dans la diff. C'est le genre de meuf, respect.

De toute façon, tout le monde lui court après, c'est simple. Quand tu sais gérer la compta, les paies, les tableurs Excel et patati et patata, et que tu ne t'en sers même pas, parce que ce qui t'intéresse c'est de diffuser l'artistique, franchement... Et puis voilà, elle assure, ça se voit.

Toujours le sourire, toujours super organisée, elle a peur de rien, elle te tient tête à n'importe qui, moi, je l'ai vue en date nous faire changer d'horaire en expliquant à l'orga que c'était à lui de se démerder parce qu'il n'y avait pas assez de public, j'aurais pas osé, elle t'a géré ça droit dans ses bottines.

— Vous en reprenez une ?

Ça c'est moi. Bon ben moi je suis artiste, j'adore dire ça, franchement des fois j'ai du mal à y croire ! Mais sur le papier c'est vrai. Après bon, c'est surtout faire le clown et conduire le camion et faire la technique et tout le tintouin mais tu vois quoi, je fais de la rue.

Sinon comme on est au catering et que y'a des bières dans le frigo, je suis aux anges, j'ai une intermittence à 43 euros je vais te dire, quand je peux payer ma tournée de bières gratuites, je ne me gêne pas pour être généreux !

SAMUEL, *les yeux rivés dans ceux de Leïla*

— J'ai choisi de me considérer comme un entrepreneur.

Si tu veux, quand tu travailles dans un groupement d'employeur, hé bien tu es un employé, donc tu es totalement dans un rapport de subordination. Ton employeur c'est celui qui te paie, c'est lui qui possède les moyens de production, à savoir le camion, le matos son, le matos lumière, c'est lui qui peut physiquement fournir les spectacles.

L'artiste, qu'on appelle souvent directeur artistique, bon c'est pompeux...

MOI, qui m'esclaffe en ramenant les bières

— Rha ouais tu m'étonnes !!

SAMUEL, *qui me met dans le vent*

— L'artiste c'est lui le patron, et il se voit comme ça. Toi, tu es à son service, tu lui vends de ton temps de vie et de ta force de travail en échange d'un salaire, mais en fait, c'est bien lui le patron, tant qu'il te salarie.

LEÏLA, *qui plisse les yeux d'une moue dubitative*

— Moui d'accord, dans le cas d'un groupement d'employeurs, c'est même très clair. Mais moi je suis en indépendante, au pourcentage.

SAMUEL

— Tu as décidé de ne plus travailler que pour deux compagnies, mais c'est le même principe, tu ne vis que par elles, et du coup elles sont tes employeurs de la même façon, même si c'est au pourcentage, même si c'est au fixe sur chaque date, tu leur es subordonnée. Ce n'est pas ton projet qui te fait vivre. C'est le leur.

LEÏLA

— Mais tu vois ça comment toi, comment est-ce qu'on peut faire autrement ?

SAMUEL

— Tout est dans le rapport que tu entretiens avec les compagnies.

Le gros problème c'est le flou qui entoure nos professions, le non-dit, les représentations. On peut tout changer dans les rapports entre nous, les pros et les artistes.

Ce dont souffrent les chargés de diff, ce n'est absolument pas du travail en lui-même, c'est du rapport aux autres. Le travail il est cool !

Tout est dans ce rapport aux autres. Si tu changes de posture, si tu penses « out of the box » et que tu te présentes différemment, tu verras, tout va changer dans tes rapports aux autres et cela devient super facile.

MOI

— C'est carrément ça!

LEÏLA, *elle me jette un regard explicite, puis le darde sur Samuel*

— Bon ben vazy, accouche!

SAMUEL, *surpris, il rigole, puis explique sur le ton de la confiance*

— Voilà, moi je me représente comme un entrepreneur. Un expert en développement. Mon projet personnel, c'est de développer tel ou tel point de la vie de la compagnie.

Aucun flou, tout est défini dès la base, sur une fiche de poste. Surtout, surtout : la durée du contrat.

Par exemple je leur dis : moi je bosse avec vous sur le développement du réseau international sur 24 mois. Mes conditions de salaires sont les telles. Mes objectifs sont les tels. Vos obligations vis-à-vis de moi pour que je puisse les tenir sont les telles. Et on écrit cela noir sur blanc. Et quand le contrat est fini, on en définit éventuellement un autre, mais jamais exactement le même, par principe.

Les pros, je leur dis qu'ils ne s'adressent pas à travers moi à tel ou tel artiste, quand on s'appelle, ils s'adressent à moi, à mon bureau de développement, pas à une compagnie. C'est mon projet.

Dans mes dossiers de sub, celles que je demande pour mon bureau, les listes de dates en tournée que j'obtiens valorisent mon projet personnel, elles ne sont pas cantonnées dans les dossiers des compagnies. Je suis inscrit dans la distributions des spectacles. Je tiens scrupuleusement à jour une newsletter.

Ce sont les compagnies, qui me sont subordonnées.

LEÏLA

— Mais c'est jouer sur les mots, non ?

SAMUEL

— C'est jouer sur les postures, et cela change tout.

Comme je te l'ai dit, je pense que la souffrance au travail des chargés de diff ne vient pas du boulot en lui-même, mais des représentations.

Tu vois, avant, je pensais que l'admin était au service de l'artiste.

En fait, ce n'est pas cela du tout. Moi avant je bossais dans la restauration, et ça m'a aidé à comprendre.

Dans le spectacle, l'artiste il sert les plats, c'est l'artiste qui est au service.

L'admin, lui, il est en cuisine.

C'était sympa, le début de l'atelier du matin. Il y avait une belle ambiance. On était tous tassés dans une toute petite pièce. Le Bazarnaüm c'est immense, mais ils ne devaient pas avoir prévu qu'on serait aussi nombreux, à l'organisation, pour nous mettre là.

J'ai dû me frayer un chemin tout au fond pour trouver une place, et comme on était trop nombreux, j'ai soulevé le rideau qui occultait une petite rallonge d'espace, au bout.

C'était une sorte de buanderie, sans doute une costumerie, toute tassée, avec un tankarville et du linge qui séchait.

On a pu gagner un mètre.

Dès le début ça s'est mis à parler de problèmes.

Mais alors, beaucoup.

Le thème c'était : prod, diff, quelles pratiques et définitions pour les années à venir ?

On a surtout parlé du présent.

Et surtout, des problèmes du présent.

Et ça se sentait, que ça faisait du bien aux gens.

Il y avait plein de chargés de diff, presque que ça.

On échangeait sur la pression, les larmes, on les avait mises dans le fer avec le réglage sur vapeur, on s'échauffait sur les problèmes, on repassait les histoires dures.

Ça faisait du bien, en plus on avait chaud.

Et puis c'était beau... ça sentait la lessive.

J'ai horreur de ces nouvelles réunions.

Je ne crois pas que ce ne soit dû qu'au confinement, ça avait commencé avant.

Mais d'un coup, avec zoom et compagnie, les gens ont pétié les plombs.

Tout d'un coup il y a eu un basculement. Déjà, tout le monde parlait du monde d'après. T'avais ça dans toutes les bouches, le monde d'après.

Ben la gueule du monde d'après !

Je sais pas si je le préfère !

Les gens se sont engouffrés dedans.

Plus tu vas vers la catastrophe, et c'est le chemin qu'on prend, plus les gens se disent qu'il faut changer de fonctionnement.

C'est le chemin qu'on prend, c'est le chemin, comprends, c'est le chemin, con, prends ! Excuse-moi, je suis un artiste, bon, un artiste de rue...

Mais du coup, il y a des trucs qui changent, je trouve cela moins bien maintenant.

Bon, déjà, Leila a décidé de monter une boîte.

Elle nous parle bizarre, elle dit qu'on est ses subordonnés, bref. C'est pas de ça que je veux parler.

Surtout, il faut tout le temps lever la main pour parler.

Mais c'est nul, de lever la main pour parler !

Je veux dire, c'est comme à l'école : lève le doigt pour parler !

T'es qui toi, t'es pas ma mère !?

Nan, mais je rêve, on est qui, on est des artistes de rue, ou on est des petits élèves à l'école ?!

J'ai horreur de demander la parole, je la prends quand je veux je suis libre.

Alors ça va chouigner sur la bienveillance et tout ça, c'est vraiment pour le respect de la parole de tous, mais tu as vu la réunion là ?

Tu crois que tout le monde a parlé ?

Paaaas du tout ! Donc ça sert à quoi alors, à part à jouer les bienveillants ou je ne sais pas quoi d'attitude avec ton pull bizarre, là ?

Je vais te dire comment ça s'est passé ce matin-là.

Au début, il fallait lever la main et tout et c'était plombant, mais vraiment c'était nul à chier. Pourquoi ?

Parce que ça donne des discussions hyper décousues.

T'as untel qui soulève un sujet intéressant. On est trois à avoir des supers trucs bien dans le sujet à rajouter juste derrière, qui pourraient amener le débat encore plus loin, mais à qui on donne la parole ?

Au mec qui a levé la main juste après celui d'avant, et c'était il y a deux minutes, celui qui n'a pas envie du tout d'amener le débat encore plus loin. Parce qu'il a un autre truc, à défeendre, qui n'a absolument rien à voir bien sûûûûûûr, et vazy que ça part en décousu total, d'autant que ce qu'il dit, ben pas de bol : c'est nul !

Si c'était juste nul, encore, ça ne ferait pas trop de mal, on passerait au suivant, mais c'est nul et ça n'a rien à voir, donc en plus ça balaye le sujet !

Alors la nana après, elle va peut-être revenir en arrière pour le ramener, ce débat, un peu plus loin, parce qu'elle est sympa, mais pour cela elle va devoir abandonner le super truc qu'elle avait à dire d'autre, tu comprends ?

Et elle le sait, qu'avant d'avoir droit de le dire, ce sera dans suuuuper longtemps, on n'y reviendra peut-être jamais !

Alors qu'est-ce qu'elle fait ? Elle enchaîne les deux !

Putain on est dans la merde les mecs !

Donc lever la main, c'est toujours foutre le bordel dans ce qu'il ya de plus important dans le débat : l'à-propos.

Un vrai débat, on discute de la même chose, comme ça vient dans l'intelligence collective, et comme ça vient dans l'intelligence collective, c'est jamais dans l'ordre de celui qui a levé la main.

Et c'est pas tout, bilou.

Donc au début, c'est le bordel, il faut lever la main comme des bons élèves, et comme chacun veut montrer qu'il est très monde d'après, on subit.

Mais forcément, le naturel revient !

Et au bout d'un moment, ça y est, ça part, ça plussoie ou bien ça contredit un peu, ça répond, il y a de la vie allez on y va, une pique rapide fait rigoler toute la salle, ça y est tout le monde est réveillé, on discute !

Et là, blam. T'as un gonz au beau milieu de la salle qui dit que vraiment c'est insupportable, que ça l'agresse tellement il va se mettre en protection, si c'est ça le débat bonjour, est-ce qu'on pourrait pas avoir un bâton de parole avant qu'il pleure ?

Je te jure, ils ont sorti un bâton de parole.

Putain, la honte.

Bon, en plus le bâton de parole, tu sais c'était quoi ?

Un marqueur.

La honte.

En fait je me suis demandé si c'était pas un super moyen d'être écouté quand t'as rien à dire, de dire que ce serait bien qu'on s'écoute.

Parce que si t'avais un truc bien à dire, en fait tu le dirais, à la place de ça.

Alors c'est parti sur le bâton de parole.

T'imagines bien l'idée à la con, en fait, c'est juste exactement comme lever la main.

À part qu'à chaque fois que t'as levé la main, il faut que tout le monde se fasse chier à faire passer un marqueur de chaises en chaises à travers la salle.

Le truc il a pas fait long feu.

À un moment c'est Ingrid qu'a pris la parole, tu sais, la chargée de diff que tout le monde veut qui fait des formations, ben, je vais te dire, le bâton de parole, elle te l'a fumé en deux-deux !

Elle s'est mise pleine de passion à dire des trucs à propos en le secouant un peu en l'air, et puis elle s'est levée de sa chaise pour parler à tout le monde debout et comme c'était chiant de se retourner, elle a rejoint les animateurs devant et elle a pris leur place, au passage elle avait posé le marqueur sur une étagère, un mec qu'avait trop chaud a posé son manteau dessus, et on en a plus entendu parler, de ce foutu bâton de parole !

Tu l'entends ce cri de désespoir, c'est pull bizarre, qui me hurle : oui, mais les minorités, putain, les timides comme moi tu y penses espèce de bâtard ?

Je vais te dire un truc, vazy fais le tour de table et demande à tout le monde de dire un truc sur un sujet. Et ben tu te rendras compte, sérieux, si t'es honnête, que y'en a un paquet qu'on vraiment rien, mais alors vraiment rien d'intéressant à dire.

Alors pour repêcher deux timides sur dix, on bousille le débat collectif, moi je dis il vaudrait mieux qu'ils progressent et qu'ils apprennent à prendre la parole, c'est la vraie vie, et en plus, ils ont peut-être juste pas envie, alors les faites pas chier, non plus.

Et sinon, un tout dernier.

Les post-its.

Les archipels de post-its, là.

Tout le monde colle des post-its à la con et on fait des îlots et tout et tout...

Mais c'est plus une fédération, c'est un DLA !

Alors bon, entre les mecs qui secouent les mains pour montrer qu'ils sont contents et ces recettes d'après à la con, des fois je me dis qu'il suffirait qu'on s'écoute, qu'on parle librement quand on a un truc à dire, et qu'on demande si quelqu'un a quelque chose à rajouter. Nan ?

L'après-midi, je me suis installé studieusement à ma table, et on nous a distribué les sujets de philosophie.

J'avais le cœur battant, mais j'étais prêt à faire une dissertation sur la Critique de Raison Pure en palimpseste, tellement j'étais motivé. La feuille a glissé jusque dans mes mains, et fébrilement, j'ai lu les sujets :

SUJET 1) La sélection est-elle mauvaise en soi ?

Si la réponse est *non*, alors, allez-vous arrêter de vous plaindre de ne pas être pris à Chalon ?

Si la réponse est *oui*, alors, croyez-vous que les programmations des festivals sans aucune sélection auraient la même qualité ?

Si la réponse est *en fait non finalement*, alors, accepterez-vous enfin une sélection des compagnies à Aurillac cette année ?

Vous avez deux mois.

SUJET 2) Le marché culturel est-il un frein à la créativité ?

Vous avez dix minutes.

SUJET 3) Vous démontrerez que nous appartenons au secteur non marchand puisqu'il n'y a pas d'accumulation de profit pour les individus et les compagnies au sens des profits privés, et que les compagnies étant payées par l'argent public, il ne s'agit pas d'un marché privé, mais d'un marché public.

Bonne chance.

Bonjour, c'est Samuel.

Désolé, c'est l'artiste, il a fait beaucoup trop long, à la fois, on s'y attendait, mais du coup pour le détail du contenu, je n'ai plus du tout le temps. Venez, la prochaine fois, ce sera plus simple. En plus vous verrez, c'est super sympa.

On a perdu un marqueur, si quelqu'un le retrouve...

Merci de le foutre à la poubelle.

On vous embrasse, bisous !

Chtou

Par Valérie de Saint-Do

Écho à l'atelier « LES DROITS CULTURELS SONT-ILS UNE ARME DE CONSTRUCTION MASSIVE POUR UNE SOCIÉTÉ PLUS JUSTE ? »

Poétique(s) de territoire(s), politique(s) d'hospitalité

Les combats politiques sont affaire de langage, de mots-clefs ou mots valises et la politique culturelle n'y échappe pas.

« *Territoire(s)* » s'est imposé depuis quelques années dans la sémantique des élus et décideurs. Le PCT, ou « projet culturel de territoire » est l'un des innombrables acronymes qui ponctuent désormais le discours sur la politique culturelle, les colloques et les dossiers de subvention.

Quand j'entends le mot « territoire », la première image qui me vient en tête, c'est l'attitude du matou confronté à un autre chat risquant une patte sur un territoire qu'il considère comme sien. Pas exactement bienveillant, donc. Le territoire comme enclave marquée à défendre comme un occupation potentielle ou hélas bien réelle? « Territoires occupés », « défendre son territoire »... On est clairement dans une sémantique guerrière. Monter un projet culturel des territoires, ce serait risquer les animaux que nous sommes en territoire inconnu, voire hostile ? Pire, ce serait un projet d'occupation, au mieux d'occupationnel, auprès des populations indigènes ?

Pour me rassurer face à cette perspective assez sombre, je suis allé voir la définition du mot chez l'ami Little Bob, ou petit Robert, où le mot fait l'objet de pas moins de trois acceptions.

1/ Étendue de la surface terrestre sur laquelle vit un groupe humain. Le territoire national français, belge.

2/ Étendue de pays sur laquelle s'exerce une autorité, une juridiction. Le territoire de la commune

3/ Zone qu'un animal se réserve. Par extension, « Défendre son territoire », l'espace (physique, moral) que l'on s'est approprié.

Tiens, mon intuition n'était pas si fautive, même si cette définition ne vient qu'en troisième lieu. Mais les deux premières ouvrent un abîme d'interrogation. *Étendue de la surface terrestre sur laquelle vit un groupe humain.* Sachant qu'un groupe, par le même dictionnaire est défini comme une « réunion de plusieurs personnes dans un même lieu. » c'est la poule et l'œuf. Tout lieu occupé par des groupes humains étant territoire, et à l'exception d'Elon Musk, peu d'humains ayant des velléités d'action sur Mars, tout projet culturel est forcément « de territoire ».

Étendue de pays sur laquelle s'exerce une autorité, une juridiction. Nous nous rapprochons un peu plus du sujet. Quand on parle de PCT, on fait appel souvent à des notions administratives : quartier, zone, ville, agglomération, communauté de

communes, sans parler d'une multitude d'appellations et délimitation pour laquelle la bureaucratie française fait preuve d'une imagination sans limites. Mais pourquoi cet arasement de la diversité ? Vous vivez sur un « territoire », vous ? Ou bien dans un quartier, dans une ville, dans un bourg, dans un village, dans un hameau, ou au milieu des champs et des bois en pleine campagne ?

Quand les décideurs utilisent ce mot, peut-être y-a-t-il un exercice de traduction à faire pour savoir ce dont ils parlent et surtout ce dont ils ne parlent pas. Avez-vous entendu évoquer un projet culturel de territoire à Neuilly-sur-Seine, banlieue pourtant peu réputée pour son effervescence artistique ?

Après avoir étiqueté des territoires « perdus de la République » dans les quartiers populaires des métropoles, est-ce du mauvais esprit que de soupçonner un brin de condescendance sur l'attention nouvelle et pleine de bon sentiments portée par le politique à ces « territoires » indéfinis, qui ont accouché de hordes inattendues en gilets jaunes.

Tiens, pour une fois, il s'y passait quelque chose ?

Car l'idée sous-jacente liée au mot territoire, c'est qu'il ne s'y passe pas grand chose. D'où la nécessité d'y développer un projet culturel. Dans l'esprit des décideurs, le territoire, c'est tout ce qui n'est pas la capitale et, en risquant la définition capillotractée, là où n'est pas le capital (économique et culturel) ni ce qui est capital à leurs yeux. Bref, le territoire est terre de mission, voire de conquête. On en revient à la sémantique mi-guerrière, mi-évangélisatrice.

Le mot générique de *territoire* ne dit rien, jusqu'à ce qu'on aie nommé, identifié, situé ce dont on parle en s'appuyant sur la géographie, l'histoire, la sociologie... et la politique. Un territoire, dans le réel, c'est fait de sédimentation de toute la nature et l'humain qui s'y est succédé. Un territoire, c'est fait de paysages naturels ou façonnés, de villes, quartiers, bourgs, villages, hameaux, de frontières naturelles ou non, de voies anciennes et récentes, terrestres ou aquatiques, de flore et de faune, d'humains et de non humains, de communautés alliées ou rivales, d'anciennes et nouvelles féodalités. Un territoire, ça se nomme et ça recèle une poésie infinie de la toponymie, de Cœur de Nacre à Buis les baronnies en passant par Conques-sur Orbiel.

À partir de là, enfin, on peut raconter des histoires.

Des récits, des figures

Ou surtout, quand on est artiste et qu'on vient chercher l'hospitalité sur un territoire, écouter des récits.

De l'Université Buissonnière des Arts de la Rue, comme d'autres rencontres autour de projets de territoire, c'est ce qui s'imprime en moi : des récits de récits, des mises en abymes de vie.

C'est l'histoire des Clameuses, ce groupe de femmes du quartier du Bois du temple à Clichy-sous-Bois qui a d'abord aiguisé sa capacité de critique de spectacles, avant de monter sur scène comme un chœur antique, entraîné par Sarah Mathon et l'équipe de la compagnie *L'île de la Tortue*. Une histoire de complicité et d'hospitalité: « Ce sont nos hôtes, on n'est pas entrées avec notre grande culture dans leur quartier. Parce qu'on a répété là, dans les rues, on a été traversés par les vies, les révoltes, les luttes,

les demandes de collaboration. »². C'est parce que les femmes du Bois du temple ont raconté les incessantes histoires de violences policières que leur récit a pu être transposé autour de la figure d'Antigone, dans le spectacle *Les Flammes, c'était moi...*

Ce sont les histoires explorées par la Compagnie Sputnik, racontées huit semaines durant³ par les habitant.es de Conques-sur-Orbiel à trois prétendus experts (fausse « urbaniste corporelle » et fausse « architecte des huit sens » et vraies comédiennes, rejointes par un vrai anthropologue imaginant une « place de la rencontre » dans le village. Un projet en forme de pléonasm (que serait une place publique qui n'est pas « de la rencontre? ») engendrant des installations plastiques, des performances, une balade jouée...

Ce sont les histoires de gens qui se racontent, toujours auprès de la compagnie Sputnik. Que ce soient les jeunes accueillis dans le SET'S (Service d'accueil éducatif et thérapeutique) à Réalmont dans le Tarn, sur le thème du « Je suis / nous sommes », ou les habitants du quartier des Izards de Toulouse où les habitant.es sont devenus commanditaires de projets pour « L'Agence de transformation imaginaire du monde. »

Ce sont des histoires de marins-pêcheurs, d'agents collecteurs, de bonnes sœurs, d'agricultures recueillies et transformées par le Collectif 2222 dans la communauté de communes de Cœur de Nacre en Normandie. « Ce qui nous a marqué, dit Tibor Radvanyi, l'un des directeurs artistiques du collectif, c'est que les gens nous ouvrent toujours leur portes en commençant par »je n'ai rien à dire « et qu'on écoute ensuite ce qu'ils ont à raconter pendant quatre heures ! ».

« Les gens simples, ça n'existe pas », disait Bernard Stiegler. Les gens sont tous extraordinairement compliqués. Comme les « territoires ». Comme les relations humaines. Comme le processus de création in situ où il faut d'abord se présenter, se situer, être accueilli, où les récits, images, sons naissent des mots et des gestes des hôtes autant que de la traversée d'un paysage urbain ou rural inconnu.

À écouter les témoignages de celles et ceux qui les menaient, un « projet culturel de territoire », c'est un tissage de « petits » récits qui fabriquent une épopée de village, de quartier, de communes. C'est le contraire d'arriver en pays conquis; c'est se laisser conquérir pacifiquement par l'inconnu, laisser infuser du particulier qui précisément fera que la création sera commune autant que singulière.

Valérie de Saint-Do

2 Propos de Sarah Mathon lors de son intervention dans l'atelier de l'UB.

3 Les semaines étaient étalées sur plusieurs mois. Cet exemple et ceux qui suivent sont issus du site internet de la Compagnie Sputnik.

Écho à l'atelier « COOPÉRATION CULTURELLE OU CULTURE DE LA COOPÉRATION ? »

Traversées normandes

N.B. Ce texte doit beaucoup au récit de Tibor Radvanyi du Collectif 2222, intervenant de l'atelier à l'Université Buissonnière, et aux précisions qu'il m'a apportées par la suite, ainsi que d'un picorage dans la presse locale.

Les conversations sont évidemment pure improvisation de ma part, qu'il me pardonne cette trahison bienveillante.

La scène se passe sur une plage normande, fin mai 2021. La France se déconfiner tranquillement. Le temps est incertain, la plage quasi déserte à l'exception d'une bande de jeunes gens laissant leurs cerfs-volants s'ébattre dans le ciel.

Un groupe d'une vingtaine de personnes, hommes et femmes, met une grande tâche de couleurs sur le sable. Un fin sociologue déduirait de leurs looks assez bigarrés en même temps qu'étudiés et de leurs origines et accents multiples que nous avons affaire à une bande d'artistes. Bingo ! Visiblement en fin de pique-nique, assis en cercle sur de grandes couvertures, le groupe est plongé dans une discussion animée.

- J'espère que ce déconfinement c'est le bon, parce qu'entre l'interdiction de se balader sur la plage et l'attestation obligatoire, on n'avait même plus à répéter *Ubu-Roi*.

- *Huis-Clos*, on a beaucoup donné, en attendant Godot...

- Je n'en peux plus de ne pas jouer. Les gens me manquent.

- Mais... on ne serait pas un peu *inessentiels* ? Imaginez qu'on ne leur manque pas ?

Un ange passe. Silence brisé par des cris qui rivalisent avec les piailllements des mouettes.

- Inessentiels, nous ??? L'art, la poésie, le rire, la fantaisie, la musique, c'est ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue ! Si même toi tu n'y crois plus, autant faire caissier au supermarché.

- Et si on leur demandait leur avis, à ceux qui nous manquent ?

Là, c'est une nuée d'anges qui passe. Le personnage qui a parlé est le plus âgé du groupe. Il rompt le silence, s'adressant successivement aux autres :

- Vous deux, vous allez à la terrasse du glacier ; vous deux, vers les cerfs-volants, toi tu te balades sur la plage, toi tu vas à l'épicerie... Interrogez les gens, demandez-leur ce qui leur a manqué pendant le confinement, jouez !

Une heure plus tard. Le groupe, de retour et sort les thermos de thé et café, perplexe voire morose.

- Alors ? Demande le « mentor ».

Soupirs profonds et déplorations mêlées.

« Ils ont tous eu d'autres chats à fouetter avec les gosses sur le dos / Le bistrot et la plage leur manquaient plus que le théâtre / Ils n'y allaient jamais de toute façon / À la rigueur la Route du Rock / Et de toutes façons ils n'ont plus de fric. »

- Bref, ce n'est pas gagné pour notre place dans le monde nouveau... Soupir partagé.

Le groupe, en chœur, reprend le refrain du groupe Feu! Chatterton: « Un monde nouveau/ On en rêvait tous / Mais que savions-nous faire/ de nos mains?/ Zéro/ Attraper le bluetooth... »

Sauf si on fait autrement, dit l'une des femmes avec le sourire malicieux de quelqu'un qui va spoiler une série à suspense. J'ai peut-être un lapin à sortir du chapeau, on en parle lundi. »

Le lundi suivant :

Le groupe est attablé autour d'une table, sur laquelle trône un accessoire de théâtre - un chapeau haut de forme.

Celui qui fait figure de mentor - en fait l'un des trois directeurs artistiques en sort une liasse de papiers.

- Ceci n'est pas un lapin mais une douzaine de lièvres à courir dans douze communes ! Ça s'appelle *Infusion / effusion* et c'est une commande de l'ODIA pour des projets artistiques sur la Côte de Nacre.

- Effusion, OK, mais infusion ? On n'est pas de la camomille ! On leur propose « distillation », plutôt ?

Une longue discussion s'engage sur le principe du projet, ses lieux, sa philosophie, le partenariat avec le CUBE C3, centre culturel récemment ouvert à Douvres-la Délivrande, l'une des douze communes.

- OK, j'ai compris le principe, mais quel est le projet artistique ?

- On l'invente en cours de route à partir de ce que nous raconteront les gens qu'on va rencontrer : les marins-pêcheurs, les agriculteurs, les villageois, les collégiens, les retraités, les agents municipaux, les bonnes sœurs de Douvres de Délivrande...

- La camomille, plus le couvent, mouais... Il a une drôle de gueule le monde nouveau.

- C'est toi qui es resté dans le monde ancien ! Les bonnes sœurs ont des iPhones, et gèrent leur patrimoine touristique en spécialistes de l'attractivité territoriale avec leur chapelle Lalique...

- En gros, on part se balader dans des trous normands, on voit ce qui se passe et il en sort des spectacles ?

- D'abord, les Normands n'ont pas le monopole des trous, pas plus que du cidre et du Mont... Bon, c'est un autre sujet, passons. Ensuite, on a choisi d'être une compagnie en extérieur, non ? Alors on fait ce qu'on sait faire : on rencontre, on cause et on improvise. Ça donnera un spectacle, ou pas, en tout cas ça donnera des moments de partage, où on cause, on rit ou on s'engueule, on verra bien ce qu'il en sort, on va jouer, on sait faire.

- Mais... ça ne nous ressemble pas. Regarde la troupe, une Coréenne, un Turc, une Suédoise, une Anglaise (ça va être compliqué avec les pêcheurs), une Américaine... On va être comme des politiques parachutés, pas sûr qu'on soit bien accueillis.

- On ne va pas à la pêche aux voix ! Enfin si, mais de leur voix et de leurs histoires, pas des bulletins de vote. Ça va les surprendre, on commence par leur dire qui on est et s'ils sont curieux c'est gagné. Ils et elles ne vont pas au théâtre? Le théâtre vient chez eux et leur demande leur avis. Non seulement on partage le gâteau mais c'est eux qui donnent la recette !

- Et on les rencontre comment, tes marins et tes religieuses ?

- On fait ce que vous venez de faire : on va parler aux gens, dans la rue, dans les bistrot, chez le boulanger, partout. C'est la fête de la mer à Courseulles sur mer les 20 et 21 août, on commence par les marins pêcheurs. Sortez les cirés. Et ne parlez pas de lapins !

23 août, midi, au bar de Courseulles sur mer.

Le technicien du groupe et l'une des directrices artistiques sont attablés devant un cidre. Un homme et une femme de la troupe entrent vêtus de cirés jaunes et les rejoignent autour de leur table. L'un des hommes, un comédien de la troupe, est verdâtre et s'affale sur sa chaise, au bord de l'évanouissement.

- Eh, qu'est-ce que tu nous fais ? Le muscadet d'hier n'est pas passé, ou c'est le calva ?

La comédienne se marre.

- C'est une petite nature, y'avait tout juste une bonne brise. On a plein de soles pour ce soir. lance-t-elle avec un léger accent. Mais surtout, on a plein d'histoires de mots plein de mots, c'est dingue les mots nouveaux sur un bateau ! Tu sais ce que c'est « filer? » et la « pochée »?

LE COMÉDIEN

- Entre deux vomissements, j'ai entendu des histoires formidables. Un bateau c'est un théâtre, on y est enfermés avec des personnages pour un temps donné, il y a des tragédies, des histoires de solidarité, du suspense, de l'amitié, ...

- Tu nous la joues pas un peu *Titanic* ?

Trois pêcheurs sont entrés. L'équipe théâtrale les invite à s'asseoir à leur table. Ils restent tout de même un peu sur la réserve.

- Mais vous allez faire quoi de ce qu'on vous raconté ? C'est déjà assez dur avec ces putains de rosbifs et leur Brexit à la con qui veulent nous empêcher d'approcher des

îles, on ne va pas se griller en plus auprès des autorités...

- On n'a pas grand chose à vous dire, reprend le premier. Vous avez vu comment ça se passe, le chalutage, c'est un peu toujours pareil.

Le groupe s'est élargi de nouveaux venus, les tables rapprochées.

LA DIRECTRICE ARTISTIQUE

- On n'a pas l'intention de faire quelque chose de sinistre ! Ce qui nous intéresse, c'est que vous nous racontiez et nous montriez de votre métier. Nous on ne sait pas ce qu'est un bateau de pêche, on ne connaît pas les gestes, les conditions de vie, comment on y entre, comment on en vit, ce qu'on pêche en Normandie, ce qui se passe en cas de drame... Les poissons, on ne les voit que dans l'assiette et on ne sait même pas si ils viennent d'ici!

UN LOUP DE MER, *bougon*

- Mais comment vous allez faire du théâtre avec ça ? Si c'est pour nous faire passer pour des clowns en ciré jaune...

- On va essayer de faire quelque chose avec tout ce que les gens d'ici nous ont raconté. Vous en premier, avec les histoires de marins, mais aussi les gamins du village, les mamies, le patron du bar, le boulanger...

UN LOUP DE MER, *radouci*

- Tiens, justement, si vous voulez une histoire de pêche, j'en ai une à vous raconter,

C'est parti pour trois heures de récit et les bouteilles de cidre s'amoncellent.

Épilogue

Douvres la Délivrante, avril 2022.

À C3 Le Cube, transformé pour l'occasion les tables sont dressées et la choucroute fumante. La Grande Traversée se décline en feu d'artifices de performances, de chansons chez les convives. Les convives en redemandent (du spectacle, de la choucroute aussi.) Entre une chanson et une scène, les « vous vous souvenez » s'égrènent à la Perc.

- Tu as vu ce qu'ils ont fait avec l'histoire des papys qui étaient partis à cinq sur un vélo pour aller voir le Général de Gaulle pour le débarquement ?
- Il paraît même qu'ils ont même essayé de refaire le chemin, j'aurais bien voulu voir ça. Et leur spectacle sur les anciens, plus vrais que nature, j'ai cru voir ma grand'mère !
- Et l'histoire de la Vierge Noire de la Délivrante découverte par les moutons...
- Et la guerre des gangs entre les radins de Colomby et les flambeurs d'Anguerny! Ça serait plus marrant si ça se réglait comme ça!
- Et quand ils sont venus jouer au rugby ? Ils sont un peu gringalets mais c'était quand même le match de l'année !
- Faut dire qu'ils ont pas froid aux yeux et ils doivent avoir les oreilles qui traînent partout, parce qu'ils en savent parfois plus que nous sur les histoires des villages !
 - Ouais, enfin, ils ont des oreilles mais y'a des langues, aussi. Regarde l'histoire des boîtes à lettres cambriolées des maires, tout le monde savait et personne ne parlait. En fait ils racontent ce que tout le monde sait, le truc c'est qu'ils réussissent à nous faire rire avec.
- Faut dire qu'eux, ils ne sont pas vraiment d'ici. Ils peuvent se permettre de râler contre le bétonnage de la ville avec le bunker de la place, par exemple...
- Quand même. Qui croirait que dans des villages comme ça, y'a tant de choses à raconter ?
- Tiens, justement tu sais ce qui s'est passé, à la dernière réunion du comité des fêtes chez nous ?

À suivre...

Valérie de Saint-Do

Par Stéphanie Ruffier

Écho à l'atelier « LA VILLE, UNE GEOGRAPHIE DE NOS CONSTRUCTIONS SOCIALES ? »

Pour une histoire des belles sauvages féminine plurielle

« Nous sommes les questions à toutes leurs réponses. (...) Nous sommes les herbes folles dans les pelouses patrimoniales. Surgeons-nous.»
Surgeons et autres pousses, Maria Kakogianni, Marie Rouzin, éditions Excès, 2022

Elles s'enflamment.

Nuit d'août 2021. À la lueur des bougies, assises sur la souche du séquoia du parc des Carmes, elles savourent la joie de **La Grande Manifestive**⁴, journée aurillacoise de défense et de soutien aux Arts de la Rue. Et s'interrogent : comment « raviver les braises du vivant »⁵ ?

Enivrées, téméraires, elles rêvent d'un autre rendez-vous de traverse, d'une fête hors saison, de retrouvailles qui déjouent les attendus du circuit commercial et des arts-de-la-rue-les-vrais-comme-ils-étaient-avant. Elles envisagent un itinéraire bis, une halte agitée, une arythmie.

Une date se murmure : et pourquoi pas le printemps ?

Passée l'ivresse, cette meute de femmes artistes insiste. Elles se retrouvent « en ligne » pour imaginer. Elles se nomment Périne Faivre, Julie Romeuf, Maude Fumey, Charlotte Tessier, Elise Chatelain, Séverine Fel, et Julie Levavasseur.

À cette collective acharnée se joignent Claire Perraudeau, Renaud Grémillon, Chtou puis les équipes du Rudeboy Crew et du théâtre de Mende. David Cherpin gère la déclaration en préfecture.

Au coeur de l'hiver surgit soudain l'**Appel du Séquoia**. Anonyme. Et c'est une petite révolution en soit. Le secteur frémit : « la ville est à nous, la vie est en nous. » Ola d'enthousiasme sur les réseaux sociaux. Ruée sur le covoiturage.

4 La Grande Manifestive, manifestation organisée le 18 août 2021, portée par la Fédération Nationale des Arts de la Rue pour protester contre l'annulation du festival d'Aurillac pour la 2e année consécutive. Elle fut également l'occasion de rendre hommage à Jean-Georg Tartar(e)

5 Titre d'un essai de Baptiste Morizot

Certain-es, tout de même, bottent un peu en touche : « c'est loin », « ça rapporte pas grand-chose en terme de visibilité, et rien financièrement », « d'où vient cette invitation : qui porte le truc ? », « et c'est quoi exactement ? une fête ? une manif ? un corso ? », « et pourquoi Mende ? »

L'idée me séduit immédiatement : envie d'en être. Elle réveille en moi le souvenir de l'interview d'Alain Damasio du 28 avril 2020 dans *Reporterre* : « Pour le déconfinement, je rêve d'une chose simple, d'un carnaval des fous, qui renverse nos rois de pacotille ». Dans une carte blanche parue le même mois dans la revue *Socialter*, l'auteur suggère quelques « attitudes mentales propices » :

- Si j'arrête de croire qu'une institution le fera pour moi, je peux agir sur le petit bout d'univers qui se trouve autour de moi ;
- Si je trouve des gens avec qui je suis bien, on peut l'agrandir ensemble, progressivement, ce petit bout d'univers qu'on se sent capable de changer ;
- Si on écoute les vécus, apprend des expériences et reprend les pratiques de ceux qui font des choses qui marchent en dehors des institutions, ça va roxer. Tout seul, on va plus vite, mais ensemble on va plus loin. »

Alors on se rend disponible, on y va. On est là.

Le 19 mars 2022, place du Foirail, une foule chamarrée répond à l'appel des **Belles Sauvages**.

Pour faire corps, se sentir chair commune / cher commun.

Pour hurler à la lune et aux pavés.

Pour comprendre le choix de Mende, petite préfecture en maille avec la ruralité. Pour aller voir ailleurs, dans les angles morts, hors des pastilles, déjouer les autoroutes qui mènent routinièrement aux festivals et/ou aux CNAREP, reprendre la clé des champs. Pour tenter, dans le sillage de l'essayiste Corinne Morel-Darleux⁶, de désertier, de « refuser de parvenir », dans l'urgence de changer nos manières de faire et d'être, de se faire pousser les poils, les griffes et les ailes.

Flottent dans l'air les initiatives d'acquisition collective de territoires qui permettent un réensauvagement, pensée portée notamment par l'universitaire Vinciane Desprès, les philosophes Baptiste Morizot et Bruno Latour, le dessinateur Alessandro Pignocchi...

Oui, comme d'autres zones à défendre, la rue a tout à gagner à redevenir sauvage : coller un coup de patte aux barrières Vauban ou Herras, postillonner sur les peurs préfectorales, accueillir l'altérité, l'imprévu, pratiquer une autre politique de l'attention, des « égards ajustés », se « polytiser »⁷...

6 Corinne Morel-Darleux, Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce, *Libertalia*, 2020 et interviews « Bifurquer, désertier : cheminer le sauvage » (Radio France, 10 décembre 2022) et *Créer des désertions fécondes* (Médiapart, 17 septembre 2022)

7 Baptiste Morizot et Alain Damasio in *Manières d'être vivant*

Les Belles Sauvages s'est bâti sur un féminin pluriel qui célèbre l'horizontalité et la déconstruction, le toustes ensemble et l'humilité : sans figure de proue ni tête de gondole. Chacun·e arrive avec son savoir-faire et son envie. Sous un statut de manif (à nouveau ! l'avenir de l'intervention artistique libre ?), cela se construit *in situ* : tête de cortège mouvante et polymorphe, sens aigu de l'improvisation organisée, hymne aux petites mains et utopie concrète qui ne peut plus faire l'économie de l'inclusivité⁸.

Ce fut une reconquête dégingandée et précieuse de l'espace public par les corps en joie, les corps qui se lancent, les corps en mouvement, les corps qui occupent. Car, comme le rappelle le Comité Invisible, « ce ne sont pas les raisons qui font les révolutions, ce sont les corps. »

Ce fut une fête inutile et indispensable comme toutes les fêtes pas vendables et pas rentables, avec sa ritournelle qui libère du joug des horloges et des calendriers, de la production-diffusion-consommation, des lois scélérates d'un État qui réduit l'espace public au sacro-saint travailler-consommer : libérer notre sauvage trop longtemps resté en cage.

Ce fut du dionysiaque et des embrassades, de beaux tableaux et des esquisses brimbalantes, de la poésie, de la poésie, de la poésie : des textes qui disent « Viens on y va, viens on le fait », qui aiment les « gens qui doutent », qui défendent l'Autre, qui décident de « quitter le jeu »...

Quelles traces cette journée a-t-elle laissé ?

En me la remémorant, en feuilletant à nouveau les photos sensibles de Lucie Corbeille et de Perrine Jean⁹, j'ai revu ces grandes images qui font la fortune des réseaux sociaux, mais aussi et surtout des portraits poignants, des gestes minuscules et immenses : deux enfants qui se serrent dans les bras, un très jeune chanteur juché sur un piano qui entonne derrière sa frange ce refrain programmatique : « J'ai besoin de toi, comme toi de moi. Je sais bien, j'ai des défauts (...) mais je t'aime. », un ours se jetant avec voracité sur un photographe, le sourire d'une facilitatrice de Chi Qong, celui d'un vieux monsieur qui valse sur *Branle Charlotte*, celui d'un emplumé qui pousse un caddie de pancartes.

Et puis, encore... une jeune fille qui ramasse les bières laissées par d'autres sur les marches de la cathédrale, le regard aimant d'une clowne sur sa fille qui joue avec des confettis, un pan de foule portant des casques audio tombé simultanément au sol en riant, des déclarations d'amour en catimini, des badauds pas costumés mais émus, des prises de textes en hauteur et fumigènes, de faux gardes du corps qui raillent nos angoisses sécuritaires, une femme tondu, seins nus, sur une fontaine, des larmes dans les paillettes....

8 Je pense ici notamment à la place des femmes. Les neurosciences ont désormais prouvé les méfaits du « masculin qui l'emporte » dans nos caboches (un coup bas de l'Académie française, lire à ce propos l'essai de la chercheuse Eliane Viennot *Non le masculin ne l'emporte pas sur le féminin*). Lors de l'UB normande, la géographe Corinne Luxembourg nous rappelle que l'espace public, pas plus que le masculin dans la langue française, n'est neutre. La ville est genrée, construite par les hommes, pour les hommes.

9 Textes témoignages et photographies à retrouver sur la page Facebook des Belles Sauvages <https://www.facebook.com/lesbellessauvagesdusequoia/>

J'ai alors songé à Ursula Le Guin qui regrette que les récits valorisent trop souvent le Héros, la flèche, la lance, ce qui traverse, prend possession et conquiert un être, un espace, un objet. Cette autrice, théoricienne de la narratologie, appelle de ses vœux des histoires qui racontent sous forme de *fiction panier*, à savoir une récolte dans un récipient, un « sac-médecine » qui contienne du sens, des choses prises ensemble dans une relation singulière et puissante. « Le Héros n'est pas à l'aise, bien sûr, dans cette fiction-panier parce qu'il a besoin d'un piédestal. », précise-t-elle. L'objectif de ces récits-là n'est plus la résolution ni la stase, l'érection d'un monument, mais la *poursuite d'un processus*. On peut aussi penser à Yves Citton qui défend le récit valorisant non pas les capacités de mobilisation (le *storytelling marketing*), mais la suspension, la distraction, la vacuole du haïku...

Pour façonner et raconter ces histoires, il nous faut aussi sortir des ornières du monopole, notamment de la parole, savoirs-savants, références ou témoignages, quasi systématiquement accaparée par les hommes ou les personnes de pouvoir – ce sont souvent les mêmes. Les Arts de la Rue comme l'université, buissonnière ou non, vivent encore sous l'influence de discours qui silencent les autres. S'interroger : qui prend la parole ? qui donne son avis ? qui écoute ? Suffit de tendre l'oreille à d'autres voix dans les coulisses : ça s'impatiente et ça bruisse.

Alors racontons **Les Belles Sauvages** qui ont empuissanté et récolté : visages, mots, histoires plurielles, énergies... Tentons de saisir ce qui s'est joué dans cet événement unique où l'art et l'humain ont engrangé des forces, dehors et hors.

C'est vrai, il y avait peu de « public ». Sans doute parce que la frontière regardant-es/ regardé-es était poreuse. Tout le monde défilait ensemble, les habitant-es étaient intégré-es dans une fête rousseauiste¹⁰. Les casques se passaient de main en main, comme les chansons et les danses. Il s'agissait moins de faire montre de savoir-faire que de se transmettre une joie indomptée dans la réaffirmation du « droit à la ville » : être là, présent-e, oser faire, intégrer - démarche rare - les enfants et les amateurices.

Les Belles Sauvages n'offraient pas de solution miracle, mais un arpentage collectif à co-construire : avancer, trébucher, reculer, habiter, improviser, célébrer, se respirer, se frotter, se donner en spectacle, stricto sensu, se regarder les un-es et les autres. Car oui, l'espace public, « ça nous regarde », comme le clame le manifeste de Julie Romeuf.

C'était le politique embrassant le poétique à bras le corps.

Et si nous laissions de la place et du temps pour le surgissement et la surprise ?

Nous avons besoin de ces formes de néo-carnavals solidaires, populaires et interstitiels, sœurs des luttes queer, comme de celles qui défendent le vivant : bals clandestins, fête des fous, rave party, Carnaval de la Plaine qui avait lieu ce même week-end, mais aussi Soulèvements de la Terre, manifs climats, collages féministes, irruptions de femmes à barbe et autres activistes de tous poils...

10 Rêve d'une célébration sur une place autour d'un « piquet couronné de fleurs » développé par Jean-Jacques Rousseau dans sa Lettre à D'Alembert sur les spectacles (1758) : « Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle, rendez-les acteurs eux-mêmes, faites que chacun se voie et s'aime dans les autres. »

Dans ces fêtes-luttes, on se fait chair-fluide-visible-liesse-demain. On « teste quelques idées. » « On fixe des vertiges »¹¹ On aspire à pleins poumons l'air déconditionné. Fini le temps de la testostérone et du cambouis, de l'appropriation brutale des espaces. À présent, on accueille la transition, la « mutantité »¹², on sort des petites cases aliénantes, des espaces marchands, des zones sous pass. Armés de tutus, de godes-ceintures, de plumes, de couleurs, de tambours, de cuivres, de verbe haut, indistinctement « masculin·e » ou « féminin·e », pro ou dilettante, on visibilise colères et tendresses, on brandit l'espoir de nouvelles attentions au monde.

Stéphanie Ruffier

En prolongement :

Francesco TONUCCI, *La ville des enfants, pour une (r)évolution urbaine*, éd. Parenthèses

Leslie KERN, *La Ville féministe : notes de terrain*, éd. Remue-ménage

Louise YOUSFI, *Rester barbare*, éd. La Fabrique

Corinne MOREL-DARLEUX, *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce*, éd. Libertalia

SOCIALTER, hors-série n°8, *La Bataille des imaginaires*

11 Mariette Navarro, Zone à étendre

12 Notion forgée par Paul B Preciado, Je suis un monstre qui vous parle

Écho à l'atelier « LA VILLE, UNE GEOGRAPHIE DE NOS CONSTRUCTIONS SOCIALES ? »

Le sens du contact Ou la fête contre l'arraisonnement

« Si on se jette dehors avec le diable au corps,
c'est qu'on refuse de vivre comme des morts. »
Tag contre la loi travail, 2016

« Quelque chose se rétrécit », entend-on un soir de pluie, à Aurillac, dans la cour de l'Association des Compagnies qui s'Aiment Bien. Lors d'une table ronde sauvage¹³, des artistes, administratif-ves et programmeur-ices s'inquiètent du contexte ultra-sensible. Les temps semblent de plus en plus défavorables aux « propositions hirsutes ». Face au façonnage et au lissage des formes, beaucoup rencontrent une difficulté croissante à chatouiller, à travailler sur la perturbation, l'improvisation, la légèreté, la porosité avec le flux du vivant alentour... Dans les choix de lieux, le sécurisable est sur-valorisé au détriment d'une pensée nuancée des espaces et des habitant-es.

Où est passé l'impromptu ? Comment se frayer un chemin parmi les obligations, les restrictions et les précautions ? Le risque est grand d'étouffer la liberté de création et de tomber dans l'autocensure.

Lors de la 12e édition de l'Université Buissonnière des Arts de la Rue, la place des corps est auscultée. En ville, qui se sent étranger ou pas ? Légitime ou pas ? Visible ou pas ? Inclus ou exclus ? Qui a encore sa place dans l'espace public ? Qui peut y flâner, y dérailler, y dériver¹⁴ ou y prendre la parole ?

Certainement pas les femmes qui continuent de craindre les violences, qui, chargées de sacs et d'injonctions, restent trop souvent assujetties aux trajets aliénants liés aux contingences familiales, à la « vie matérielle » comme la nomme Marguerite Duras.

Pas l'enfant non plus, trop imprévisible et primesautier. Ni la personne âgée, handicapée et/ou sans domicile. Encore moins les migrant-es. La ville, construite par et pour les hommes capitalistes, fait aussi peu de cas de l'arbre, de l'oiseau, de la qualité de l'air, de l'eau et de la terre, que de l'individu qui ne travaille ni ne consomme.

Suffit d'observer le mobilier anti-SDF, les espaces dits « verts », les statues d'hommes sur piédestal, les noms de rue très majoritairement masculins, colonialistes, conquérants, les bâtons mis dans les roues des poussettes et des fauteuils roulants, la place accordée à la voiture, tant de sens uniques et de sens interdits...

13 Une déambulation libre a découlé de cette table ronde sauvage durant la dernière nuit du festival Eclat 2022 : sous l'escorte d'un karaoké ambulant, la performance 2000 Zola a égrainé 2000 « J'accuse » dans les rues de la ville. Voir les photos de Pierre Acobas : <https://photos.acobas.net/Quand-on-arrive-en-ville-ACAB/>

14 Au sens situationniste du terme, la dérive comme comportement expérimental pour réinventer notre usage de la ville. Marie-Do Fréval note par ailleurs que seuls les fous, les politiques et les religieux prennent la parole dans l'espace public.

Chausser les lunettes du genre, du validisme, de l'oppression raciale, c'est s'apercevoir que non, décidément, la ville n'est pas neutre, la ville n'est pas ouverte à toutes. Y règnent les rapports asymétriques, la domination et la binarité comme le soulignent la géographe Corinne Luxembourg et la plasticienne Maëva Longvert.

Pour les spectacles, c'est à l'avenant : raconter une histoire rassurante et raisonnable en fixe, oui, mais partir sans plan ni boussole, semer le trouble, non.

Dans *Lundi matin*, revue libertaire en ligne, Aclin fustige cet arraisonnement des corps. Oui, nous sommes bien arraisonnés comme les navires dont on inspecte la cargaison et le cap, mais aussi, selon un autre sens du terme, influencés sur nos opinions et décisions. Avec le confinement se sont accentués le contrôle et la sécurisation de l'espace public déjà pesants depuis Vigipirate : il faut avoir une *raison* valable et suffisante d'être là et de se déplacer. Être autorisé. Se diriger vers une destination. Et la déclarer. Ne pas s'écarter du (droit) chemin. Ce « destin de flicage », soutenu par les caméras, les smartphones, les algorithmes, les portails à flash codes des quais de gares et des lieux de divertissement, nous rend obéissants et prévisibles. Face à cette pré-scénarisation de nos comportements interdisant toute spontanéité ou déviance, Aclin oppose « tout ce qui reste en nous d'incalculable ».

Cet incalculable, on le trouve désormais dans des spectacles qui font de la mise en scène un art de la facilitation au contre-ordre. Dans un cadre élastique où chacun·e peut trouver sa distance et sa place, il est question d'injecter de l'inopiné, du désordre fertile et de désaliéner les corps.

Allumer le feu

Je veux parler ici de ces spectacles allume-feu, qui, par subtils frottements, provoquent l'étincelle qui permet l'embrasement. Ces dernières années, on a vu beaucoup de ces formes où danse et musique sont les ingrédients premiers d'une alchimie du rapprochement, du contact et de la rencontre, avec, toujours, le risque que ça ne prenne pas.

Le charismatique espagnol Quim Bigas interroge et incarne, avec *Molar*, nos représentations du bonheur. Ses interviews en direct, au milieu du public, évoquent d'abord les joies promises par la publicité et la consommation pour célébrer ensuite la relation humaine. Féru de musique populaire, il nous embarque dans son voyage-voyage en métamorphosant peu à peu une place citadine en *dance floor* improvisé. De la même façon, *Vendredi* de La Fabrique fastidieuse, dissout progressivement les affects méfiants ou timides pour entraîner la foule dans une danse collective transgressive. Dans ce titre, comme dans la démarche de porosité entre vie et art, on reconnaît une inspiration situationniste. Intempestifs, sous la pluie, en plein jour, un vendredi matin : nous nous réapproprions la fête. Hors cadre. La foule est amenée à traverser différents états, invitée « à en découdre » et « à brûler le plancher des vaches » sur du gros son, dans des lieux non-dédiés.

Le collectif usé inné renonce quant à lui au langage articulé et aux publics convoqués. Avec *Boum !* dont l'onomatopée et point d'exclamation indiquent la volonté surgissante, il choisit de débouler et s'immiscer là où on ne l'attend pas. Comme le froufrou de Jane Fournier, cette proposition se crée d'abord un espace propice, ici par un bombage

fluo au sol. Sans pied de biche, par micro-contacts, elle ouvre des brèches dans lesquelles le passant rencontré au hasard des rues peut s'engouffrer. Retour à la fête dans son plus simple appareil : sauter, lever les bras, s'enjailler, sur des titres populaires éclectiques. De quoi se défait-on ? Des certitudes du planning et du programme, de la fête autorisée cantonnée à des espaces-temps limités. Une réaction épidermique à l'interdiction des rave parties ?

Bien parado de La Méandre va chercher plus profondément dans la désaliénation. La danseuse Jane Fournier apparaît elle aussi comme une facilitatrice, mais les chemins empruntés sont plus intimes. Elle signifie bruyamment son arrivée par la poussée d'un imposant cube-rocher de Sisyphe, se fraie sa place dans la foule, prend appui sur les spectateurices au moyen de regards agrafés et d'adossements délicats. Elle puise dans la tradition de la Sévillane familiale pour trouver sa force. Elle s'approprie ainsi des gestes chorégraphiques des deux genres. Transfrontalière, hybride, sa danse se présente comme un propédeutique, un échauffement. On y apprend la verticalité, entre fierté tauromachique et ascension religieuse, on s'y redresse entre terre et ciel. La mobilisation extrême de la danseuse et les grosses basses de son complice DJ agissent comme un ligot : soudain, le public prend feu.

Bals tout à trac, rituels et mises à l'épreuve

Embedded, on l'est désormais dans de nombreuses propositions qui questionnent la fonction dionysiaque du bal : incitation au lâcher-prise, au dérèglement, à l'ailleurs utopique. La bamboche n'est pas morte, et elle se révèle de plus en plus indisciplinée. *La Danse des sauvages* par le Théâtre des monstres invite à un incroyable sabbat à plumes, à becs et à cornes. C'est le public lui-même qui, après être passé sous une tente d'habillage, revêt des costumes dignes de ceux saisis par le photographe Charles Fréger dans *Wilder Mann*. Peuplade primitive, animale et chimérique, il est joyeusement ensauvagé sur une piste circulaire. La danse nous a été interdite ? Vive la danse ! La réactivation du bal clandestin est d'ailleurs au coeur du spectacle J'irai danser de la compagnie Solsikke qui s'enquière de notre engourdissement tant physique que politique.

De même, *LOStheUltramar* de Foco alAire et *Deblozay* (désordre, en créole haïtien) de Rara Woulib envisagent le public comme adjuvant et catalyseur, en grande proximité. Ces deux trances reposent sur un lent empuissancement collectif. L'alanguissement partagé, le temps dilaté, alliés à des jeux de regards adressés avec précision, créent un sentiment de réassurance. De ce terreau peuvent surgir réactions mimétiques et accidents heureux. Les Mexicains entraînent la foule, sur fond de *cumbia* obsédante, dans une déambulation musicale qui se transforme peu à peu en rondes concentriques délicates. Personne n'est oublié. Les Marseillais, quant à eux inspirés par les processions haïtiennes vaudou, s'appuient sur les pouvoirs de l'obscurité, des costumes zombies, des instruments à vents et percussions à note unique. On se sent embarqué, emporté par un courant qui nous contient et nous dépasse, dans une procession de vie et de mort.

Dans la rue, le spectacle rend de plus en plus poreuse la ligne de démarcation scénographique avec le public. Ici, il joue pleinement de l'intégration et de l'inclusion, notamment des personnages à fragilité physique ou mentale. Parfois, la dramaturgie frôle la démarche de développement personnel comme, par exemple, celle d'*À nos rivières* de Malaxe qui convoque le féminin sacré, les éléments naturels et les actes de réparation symbolique. Le nom de la compagnie est d'ailleurs révélateur d'un

pétrissage du public-corps. *Pour toujours et pour l'instant* de Superflu use quant à lui avec humour des ressorts de la thérapie collective en organisant un rituel invocatoire où l'on se remémore nos histoires d'amour... jusqu'à l'apparition d'un dieu bienveillant sur skate à fumigène rose. La volonté de soigner le lien social et de générer du bien-être est, dans les deux cas, on ne peut plus sincère. Ocytocine à gogo, en libre service ! Vous avez dit happycratie ?

Dans *Alter* de Kamchàtka, la déambulation est mise au service d'un projet plus ouvertement politique. On y vit, tel·les des migrant·es accompagnés·es de passeurs, une traversée pédestre nocturne, en pleine nature, avec relais, pauses et récits . Provenant de différents points cardinaux, on se rejoint dans une clairière où le déploiement de quelques guirlandes de guinguette suffit à improviser une fête. La joie secoue épaules et ventres. On se dépouille frénétiquement des manteaux comme de vieilles peaux, on se défait du poids des peurs et du passé, on s'enfièvre. Dans la même veine expérientielle, *Nyctalope* de la cie Le Polymorphe suit des femmes, au gré de fils rouges, dans une pérégrination urbaine nocturne, afin de faire saisir les situations de tension dans l'espace public. La compagnie Décor sonore, quant à elle, invite au ralentissement, à une écoute qui ouvre le regard sur notre environnement. On visite en étrange(r), en étonné permanent, un quartier, comme en plongée sous-marine dans une ville engloutie. Les mots de Romain Huet sur l'émeute pourraient décrire cette école de l'enthousiasme et de l'attention émerveillée : « Le monde perd de son évidence. La ville devient un espace confus où les repères changent. »

Dissolution ou évaporation de l'artiste

Signe des temps eschatologiques et d'un état d'urgence désormais permanent, tous ces « spectacles » privilégient le *hic et nunc*, l'ici et maintenant. Ce sont de véritables machines à vivre, une re-sensibilisation cathartique. Le public, matière à assouplir, à incorporer, vit en proximité, quasi en horizontalité, une forme de co-création. Il s'agit moins de raconter des histoires que de revendiquer une présence au carré, la vitalité de moments juxtaposés, une autre occupation de l'espace. On fait avec qui est là, on s'appuie les uns sur les autres et sur l'environnement. L'artiste facilitateur se dissout voire s'évapore dans le spectacle. On se retourne, il n'est plus là, il a disparu. Humilité ? Volonté de laisser la chose créée s'émanciper ? Refus de faire « spectacle » ? Ou signe qu'il faut désormais un médiateur pour nous re-sensibiliser aux autres et aux réjouissances collectives ?

Et si c'était un entraînement émotionnel à une insurrection sensorielle ? Si l'on faisait nôtres les ingrédients inflammables de la dernière ZAT de Montpellier, « feu, fête, futur », des subterfuges qui pourraient mener, qui sait, à la réflexion et à la révolte politique.

Stéphanie Ruffier

ÉPILOGUE

Lors de la dernière Université Buissonnière des Arts de la Rue, on s'est toutes et tous confronté à l'exercice, non moins nécessaire mais tout aussi complexe, de faire synthèse d'une pensée collective qui n'avait pas fini d'éclore... Les yeux mi-clos par la fatigue, en dépit des sceaux de café qui habitaient mon corps, je me suis dit que j'allais compiler ce que mon esprit recevait de toute cette agitation matinale. Non pas comme une épitaphe mais plutôt pour ne pas oublier que dans tout ce fatras, il s'est dit et parfois même proclamé des choses, dont je pressentais qu'il me serait essentiel pour moi et pour mon désir de faire que je m'en souviens plus tard. Ceux sont ces quelques phrases qui vous sont aujourd'hui partagées. À lire dans un souffle, non pas comme le dernier, mais comme celui qu'on pose sur des braises incandescentes qui ne demandent que cela pour devenir foyer.

Faut-il oublier pour mieux transmettre ?

Pardon... j'ai oublié la question... tu disais ?

Malin

Féminin / Masculin

Des genres qui ne se limitent pas à nos sexes mais qui appartiennent à nos désirs, nos choix et nos idéologies

Jouer pour se souvenir

Jouer pour faire connaissance

Jouer pour se jouer des mythes et des fantasmes

Une bande de sales gosses

Les enfants d'un intermonde qui cherchent à faire de la rue une cour de récréation, c'est ce que nous sommes, mais pas que...

Ne pas lisser les reliefs et les conflits, les nommer sans avoir peur, être le poil qui gratte, celui pousse là où on ne l'attend pas

Travailler encore et encore pour que toutes et tous se sentent légitimes et reconnues

On n'a pas parlé des arbres. On aurait dû...

Bâtir des récits en pratique, des mots pour faire mouvement et ne pas se limiter à la mémoire textuelle

Ne pas faire que des UNIVERSITES du Buisson mais envahir aussi l'université des Grands Savoirs et des Beaux-Arts

Parce que nous sommes Grands et Beaux

Envahir Wikipédia aussi... juste comme ça

Développer l'inter-connaissance pour mieux dialoguer avec nos désaccords

Tapis dans l'ombre, il y a toutes celles et ceux, qui ne sont pas issu-e-s des Arts de la Rue et qui se mettent en branle-bas de combat pour accueillir et recevoir

Nommer celles et ceux avec qui on partage nos difficultés et nos réussites, les nommer pour mieux les reconnaître parce que l'artiste n'a jamais été seul

On a des angles morts, mais on fait avec et humblement, on n'est pas des lapins

On n'a pas parlé des oiseaux non plus. On aurait dû...

Ne pas oublier ce que l'on est venu défendre lorsqu'on remplit un dossier de subvention
Aimer nos godasses qui battent le pavé même si c'est tout ce qu'on a

On est loin et tout à côté à la fois...

On fait avec déchirement parfois, mais avec le désir de l'autre à chaque fois

Être qui nous sommes, jouer à l'autre, changer d'avis, s'extraire de la rentabilité, ne pas se soustraire à la loi du marché, se désamouracher puis s'amouracher à nouveau, s'engueuler, garder un œil critique sur nous-mêmes et ne pas se la jouer héros de la culture, cultiver la force de nos échecs et les dépasser ensemble, rire de nous-mêmes, ne pas se prendre au sérieux... au moins pas tout le temps, se souvenir qu'on s'aime un peu... beaucoup... passionnément...

Voilà.

Amélie Clément
Présidente du Ministère de la République
Fédération Normande des Arts de la Rue

SOUTIENS FINANCIERS

Ville de Caen

Région Normandie

ReNAR - Réseau Normand des Arts de la Rue

L'Atelier 231 - Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public

La Fédération Nationale

Les Fédérations Régionales

La Cité Théâtre avec les comédien·ne·s stagiaires

Les donateurs sur Hello Asso pour la cagnotte en ligne...

Partenaires

Les Associations du territoire : Empalc, Les plastiqueurs, Secrateb, Le père la pouque, Kinocaen, La compagnie En faim de contes

Le PTCA - Pôle Territoriale de Coopération Associative avec : le Bazarnaom, le Cargo et l'association Art's attack, le Dôme, l'Esam, le Pavillon, les Ateliers intermédiaires, la Bibliothèque Alexis de Tocqueville

Les services de la ville de Caen et la saison Eclats de rue,

L'Atelier 231 - Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public à Sotteville-lès-Rouen, le ReNAR - Réseau Normand des Arts de la Rue, les membres des fédérations des Arts de la Rue issus d'autres région, les membres de la fédération normande, Clémentine Maniguet et Anaïs Mourot de la Fédération Nationale pour leur engagement et leur accompagnement au sein du comité de pilotage.

Le Syvedac et l'ESAT de saint André, Caen repro color,

Le quatorze : Cécile, Chef Mitchey et Rainbow Kitchen : Baptiste et Mickael



Aux archives de l'Instant

Les échanges d'aujourd'hui constituent les archives de demain.

Le secteur professionnel des Arts de la Rue est en perpétuelle évolution, donnant naissance à des échanges riches, novateurs et éphémères. Comment capter la quintessence de ces moments fugaces, ces dialogues qui façonnent l'avenir ? Comment éviter qu'ils ne se volatilisent et ne laissent un vide pour les générations futures ?

Sans archives, c'est un pan entier d'une histoire collective qui pourrait disparaître.

Durant cette Université Buissonnière, quatre auteurs et autrices, les «plumes», ont été invités à être les témoins des quatre thématiques abordées. Ils ont eu la lourde mais noble tâche de saisir, d'interpréter et de retranscrire les instants de cette journée. Libres dans leur approche, ils ont pu choisir l'angle, les éléments à mettre en lumière, tout en s'appuyant sur leur expertise respective.

La plume, d'apparence légère, s'est muée en gardienne de notre mémoire.

En conservant la trace de ces rencontres professionnelles, les Fédération Régionale et Nationale des Arts de la Rue, avec le soutien de l'Atelier 231, contribuent à ce que l'histoire des Arts de la Rue demeure vivante, (im)pertinente et éternelle.

C'est en quelque sorte l'étoile du nord qui a aiguillé notre démarche. Et c'est le résultat que vous tenez dans vos mains.

Bonne lecture !

Sylvain Marchand
Responsable du Pôle Ressource-Transmission
Atelier 231 - Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public

